

La milice communale de Bruyères à la bataille de Bouvines

27 juillet 1214

La mort de Richard Cœur de Lion en 1199 permet à Philippe II Auguste de reconquérir, entre cette date et 1206, la Normandie, l'Anjou, le Maine et le Poitou. De l'immense héritage des Plantagenêts, il ne reste plus au roi d'Angleterre, Jean sans Terre, que le duché d'Aquitaine. Aussi, ce dernier cherche-t-il des alliés pour alimenter une coalition contre le roi de France.

Il peut compter sur son neveu, l'empereur du Saint-Empire romain germanique, Othon IV de Brunswick, qui ne pardonne pas à Philippe d'avoir soutenu son rival à la couronne impériale, et sur les comtes de Flandre, Ferrand du Portugal, et de Boulogne, Renaud de Dammartin, tous deux vassaux du roi de France. Le premier a vu ses terres envahies par les troupes françaises à la suite de ses démêlés avec Philippe Auguste au sujet de son comté, le second, un proche du roi de France, entre en rébellion pour d'obscures raisons.

Le plan des coalisés est simple. Tandis que Jean sans Terre débarquera à La Rochelle, l'empereur germanique et ses alliés attaqueront la France par le nord. La menace est donc sérieuse pour les armées françaises.

Opérations contre le roi d'Angleterre

Aussitôt débarqué, Jean sans Terre se réconcilie avec ses anciens vassaux et se rend maître de l'Aquitaine, de la Saintonge, du Limousin et d'une grande partie du Poitou. Il se dirige ensuite vers Le Mans et met le siège devant la forteresse de La Roche-aux-Moines.

Pour faire face au danger, le roi de France envoie son fils Louis, le futur roi Louis VIII, avec pour mission de couper la route de Paris au roi d'Angleterre.

Bien qu'inférieur en nombre, le prince Louis chevauche vers La Roche-aux-Moines pour en faire lever le siège. À la suite de la défection des barons angevins, le roi d'Angleterre doit abandonner le 2 juillet ses machines de guerre et s'enfuir sans combattre. Il se réfugie à La Rochelle.

Opérations contre l'empereur germanique

Libéré de l'inquiétude de l'avance anglaise, Philippe Auguste peut enfin lutter contre Othon et ses alliés. Il ne rappelle pas les troupes de son fils qui surveillent le roi d'Angleterre mais il mobilise toutes les forces vives du royaume et notamment les milices urbaines et rurales dont celles de Soissons, Bruyères, Crandelain, Vailly ou Crépy. Les communiens comptent dans leurs rangs aussi bien des fantassins que des cavaliers.

Regroupée à Péronne, l'armée quitte cette ville le 23 juillet, pénètre en Flandre sans être inquiétée et se replie trois jours plus tard sur Tournai. Le roi de France pense que sa démonstration de force suffira pour éviter la bataille. Mais Othon décide de passer à l'attaque le dimanche 27 juillet 1214. Il rattrape l'arrière garde de l'armée de Philippe au pont de Bouvines et le force ainsi à accepter le combat.

Bataille de Bouvines

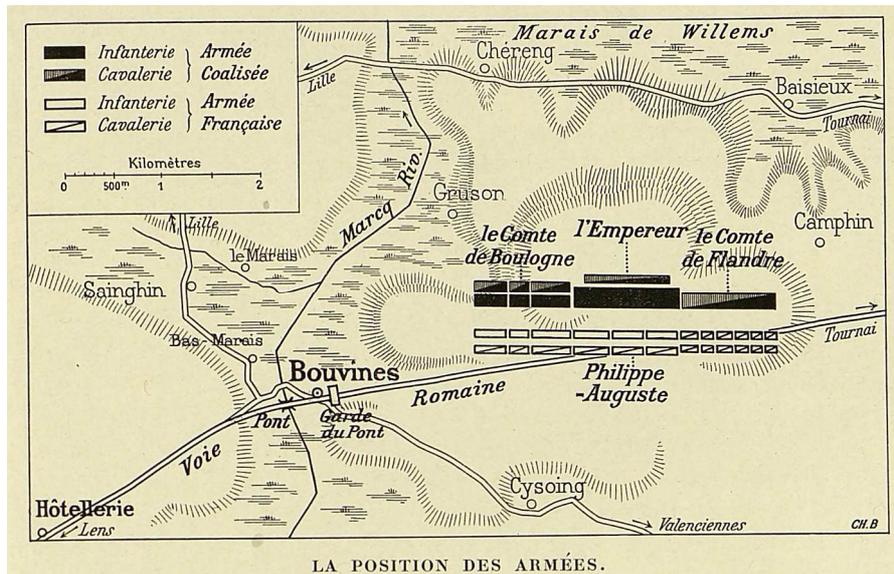
Les forces en présence sont équivalentes : quelques milliers de cavaliers et de gens à pied de part et d'autre. Le dispositif est des plus classiques : les armées se font face en trois corps d'armée, le roi et l'empereur étant au centre de leurs troupes respectives. Dans le camp français, le roi Philippe, avec la bannière capétienne, dispose de sa cavalerie d'élite, de sa maison militaire et de 70 chevaliers. Devant, l'infanterie des communes. Il était alors d'usage qu'elle gardât l'étendard de saint Denis et qu'elle engagea le combat dès le début de la bataille. La milice de Bruyères était peut-être avec cette infanterie mais les sources n'en font pas état.

L'aile droite, très forte, est commandée par Guérin, évêque de Senlis et principal conseiller de Philippe Auguste. Elle comprend notamment les 150 sergents à cheval de Soissons, les chevaliers de Champagne, ceux du comte de Saint-Pol et d'autres encore. Certains auteurs¹ avancent que la milice bruyéroise était avec l'aile droite, mais ce n'est là qu'une supposition.

¹ Jean-Baptiste Rousselle-Derocquigny et Charles Charpentier.

Enfin, l'aile gauche est formée notamment des hommes de Robert de Dreux, de ceux des comtes de Ponthieu, de Grandpré, de Soissons, sans oublier la présence de l'évêque de Beauvais.

Dans le camp des coalisés, Othon est au centre avec ses chevaliers et sa puissante infanterie. À l'aile gauche, le comte de Flandre avec ses chevaliers. L'aile droite est occupée par Renaud de Dammartin et les mercenaires anglais de Guillaume de Salisbury.



Il fait très chaud durant cette journée et le soleil est dans le dos des Français, avantage certain pour ceux-ci. Les coalisés sont surpris de constater que l'armée française est prête très rapidement à combattre.

À l'aile droite, l'évêque Guérin innove en faisant donner d'abord les 150 sergents à cheval de Soissons qui disloquent sans trop de peine l'adversaire. Une fois la confusion installée, Guérin fait donner les chevaliers qui réussissent une percée et achèvent de bousculer l'ennemi. Ferrand, qui commande l'aile gauche coalisée, se rend. Le rôle des communiens a été important au moment du déclenchement de l'attaque, puis ensuite au cours du combat pour désarçonner les chevaliers adverses.

Le centre de l'armée française est attaqué par les chevaliers d'Othon qui bousculent les communiens puis par les fantassins qui attaquent les destriers des chevaliers français. Les chevaliers impériaux réapparaissent et foncent vers le roi de France. Voyant le danger, les chevaliers français essaient de le protéger mais la piétaille ennemie avance jusqu'à Philippe, le jette à terre et essaie en vain de le tuer. Voyant leur roi à terre, les chevaliers français se regroupent autour de leur suzerain et font face à l'ennemi. Philippe se remet en selle et les chevaliers français attaquent Othon qui finit par s'enfuir et se mettre à l'abri dans Valenciennes. Ses barons sont faits prisonniers.

À l'aile gauche, les combats commencent avec retard et sont indécis jusqu'au soir. Dans le camp allié, Renaud de Dammartin et Guillaume de Salisbury se battent avec beaucoup de courage. Toutefois, ayant appris la fuite d'Othon, certains chevaliers impériaux quittent aussi le champ de bataille. Guillaume de Salisbury est fait prisonnier et peu après, Renaud de Dammartin, mis à bas de son destrier, se rend à l'évêque Guérin.

Il ne reste plus sur le plateau que 700 mercenaires brabançons qui se laissent massacrer par le sire de Saint-Valéry. La victoire est française.

L'après Bouvines

Le 28 juillet, l'armée royale quitte Bouvines pour Paris. Le retour est une véritable marche triomphale.

Le butin est considérable : réserve d'armes, provisions, tonneaux de vin, vêtements, mais le butin le plus recherché est celui des nobles prisonniers qui doivent payer une rançon pour recouvrer leur liberté. À Bouvines, 176 prisonniers de marque sont dénombrés dont 101 sont confiés à des communes rurales ou urbaines. Bruyères eut 6 chevaliers à garder dont l'histoire a retenu les noms : Arnoul de Grimberge, Sohier de Moscre, Philippe de Wavre (de Waure), Nicolas de Hannut (Harlut), Bernard de Hotemare, Gérard de Randerode.

Il est très probable que Philippe Auguste leur ait laissé une partie de la rançon, mais de toute manière, les communes en retirent un certain avantage financier mais surtout un grand prestige. Le roi tient à récompenser les milices communales qui comme celle de Bruyères l'ont aidé sur le champ de bataille. Même si les chroniques

n'en font guère mention, il est avéré qu'elles participèrent activement à la bataille de Bouvines qui sauva la France d'une terrible menace, renforça la position du roi de France face aux grands feudataires et marqua la première apparition du sentiment national, du moins dans le nord de la France.

La milice de Bruyères a vaillamment combattu dans les rangs de l'armée française et les hommes qui la composent sont des braves, des *leups* en ancien français, dénomination qu'ils avaient choisie quelques années auparavant. Avec le temps, le terme *leups* se changea en loups et c'est pourquoi aujourd'hui, les Bruyérois sont encore appelés les loups de Bruyères.



Jean-Pierre ALLART